

Correction sujet CCS DS n°3. Charbonneau

Résumé :

Version 1 :

L'homme retourne à la nature parce qu'il se sent étranger à une civilisation abstraite et artificielle qui le protège mais détruit son individualité animale.

Cette société se sépare de la nature par la technique, qui orchestre une vie ordonnée, sans risques ni contacts avec l'objet. /⁵⁰ Or, vivre n'est pas profiter d'un bonheur bourgeois mais affronter l'objet et affirmer ainsi sa liberté : sans une réalité qui la dépasse, la pensée humaine se rétrécit et se désincarne. Comme la technique libère uniquement les masses, et non l'individu, la société idéale propose finalement à /¹⁰⁰ l'homme une vie prévisible qui devient tyrannique.

Le sentiment de la nature naît en réaction de cette oppression latente : nature et liberté fusionnent. La montagne incarne bien cet espace de lutte et de liberté. Puisque la technique enferme l'homme dans la passivité ou dans l'agitation vaine, reflet /¹⁵⁰ d'une hypersensibilité artificielle, l'homme veut au contraire retrouver une authentique simplicité. Quel bonheur, pourtant modeste, que d'éprouver alors son corps et ses besoins élémentaires !

Mais la raison aussi se confronte à la nature lorsqu'elle admire et se laisse surprendre. L'homme trouve alors ce dépaysement dans /²⁰⁰ chaque paysage particulier : il vit ainsi conscient des limites de sa rationalité et de la richesse de la nature.

218 mots

Version 2 :

Le besoin de reprendre contact avec la nature est vif de nos jours. Coupé de la nature, l'homme moderne sent sa vie se racornir. Il souffre de voir la société nier ses aspirations charnelles et spirituelles. C'est avant tout l'excès d'artifice qui lui pèse.

Il faut /⁵⁰ ici incriminer la technique. Cette dernière, il est vrai, a permis à l'homme de vivre en sécurité. Mais elle a aussi aseptisé son existence, et, en le privant de tout corps à corps avec la nature, réduit sa liberté. Sans la nature, sa vie intellectuelle et émotionnelle s'appauvrit /¹⁰⁰ considérablement. Loin de l'émanciper, la technique, la société l'asphyxient.

On comprend donc l'aspiration ardente de l'homme à se confronter vigoureusement à l'âpreté de la nature. La montagne lui offre un cadre idéal et sublime : là, il se sent libre et retrouve le goût du combat /¹⁵⁰ revigorant contre les éléments et contre lui-même. Le bonheur n'y est plus donné, mais sainement conquis.

Dans ce choc salutaire avec la nature, l'âme trouve aussi son profit. Elle peut – enfin ! – se laisser captiver. L'homme parcourra alors des lieux singuliers, jamais visités, et infiniment variés, comme /²⁰⁰ s'il contemplait certains tableaux de paysages. Il découvrira qu'on n'a jamais fini d'explorer la nature.

219 mots

Dissertation

Rappel du sujet: « Notre raison ne peut réduire l'objet naturel à un scénario. Le sentiment véritable de la nature est toujours une surprise : 'Je fus saisi d'admiration.' Être saisi, voilà ce qui manque à l'homme. »

Problématisation : Charbonneau concède que la nature humaine repose sur la raison qui pousse l'humain à tout rationaliser, à tout intellectualiser, c'est-à-dire à tout « réduire à un scénario » pour mieux comprendre ce qui l'entoure et pour mieux vivre. Or, dit-il, cela a coupé l'humain de « l'objet naturel » qui n'est, au contraire, ni prévisible ni rationnellement organisé. Donc, pour renouer avec lui, il serait nécessaire de se laisser submerger par des sentiments forts, immédiats et fugaces de « surprise » et de « saisissement ». Cela semble alors contradictoire : l'humain devrait délaisser sa nature humaine pour mieux renouer avec la Nature. En ce sens, l'humain doit-il faire un effort pour se départir de sa nature humaine qui tend à tout rationaliser pour mieux saisir la nature dans ce qu'elle a de surprenant et de saisissant ?

I. Certes, le lien direct et véritable de l'humain avec la nature se crée forcément par un sentiment de surprise et d'admiration

A. L'humain, par nature et par peur du risque, cherche toujours à « réduire l'objet naturel à un scénario » pour essayer de rendre la nature prévisible et parfaitement organisée, bien qu'elle ne se laisse jamais saisir

- JV : le premier chapitre rend bien compte de cette propension humaine. Les sociétés occidentales, face à l'inconnu et au monstre qui terrifiait les mers, ont eu besoin de définir ce qu'il était réellement, c'est dans cette logique qu'un journal a fait appel à Pierre Aronax pour qu'il donne son point de vue naturaliste. C'est dans la même logique qu'un jeu de mots a tranché le débat : « la nature ne fait pas de sot ». Reprenant la célèbre formule de la philosophie naturelle, « la nature ne fait pas de saut », ce bon mot rend compte de l'impossibilité pour l'humain de concevoir des « objets naturels » inintelligibles. Pourtant, à la lecture du roman, le lecteur se rend compte de l'incapacité humaine à tout expliquer : la réponse à ce phénomène a bien surpris les personnages.

- GC, dans « Le normal et le pathologique », critique la théorie de Claude Bernard qui « affirme la légalité des phénomènes vitaux, leur constance rigoureuse » pour analyser le vivant. C'est pourquoi Cl. Bernard a été d'obliger d'avouer que cela constitue « un type » mais « *jamais ce type n'est réalisé. S'il était réalisé, il n'y aurait pas d'individu, tout le monde se ressemblerait.* »

B. C'est pourquoi le sentiment qui relie vraiment l'humain à la nature, c'est la surprise, seule, capable de créer un « contact avec l'objet naturel »

-JV : Nemo annonce à PA qu'en tant que biologiste, il sera ravi de voyager avec lui car « *Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux.* » (p. 120) alors que son savoir scientifique a toujours été limité : « *Vous trouverez parmi les livres qui servent à mes études favorites cet ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds de la mer. Je l'ai souvent lu. Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la*

science terrestre. Mais vous ne savez pas tout » La remarque de Nemo semble être tout à fait adéquate à la pensée de Charbonneau.

-MH : la narratrice avait à l'esprit des idées préconçues sur toute sorte d'animaux qu'elle avait réduits à des « objets naturels ». Or, en étant confrontée à eux, elle va de surprises en surprises, réalisant son erreur, ce qui lui permet d'entrer davantage en contact avec eux. C'est le cas notamment des serpents qui lui faisaient peur : « *Je ne vis ma première vipère que plus tard, sur l'alpage ; elle était couchée sur une pente caillouteuse et se chauffait au soleil. À partir de ce moment je n'eus plus jamais peur d'un serpent. La vipère était belle et quand je la vis exposée à la chaleur du soleil, j'eus la certitude qu'elle ne pensait pas à mordre. Ses pensées étaient très loin de moi, elle ne voulait rien d'autre que rester coucher sur les pierres blanches et se laisser baigner par la lumière et le soleil.* » (p. 100). C'est également le cas avec les corneilles qu'elle abhorrait alors qu'elle s'est attachée à elles au fil de son expérience.

C. De ce fait, si l'homme cherchait réellement à être libre, il accepterait d'être « saisi » par la nature car elle est source de vie foisonnante et création

-JV : Nemo se révèle être l'homme libre par excellence : « *non seulement il s'était mis en dehors des lois humaines, mais il s'était fait indépendant, libre dans la plus rigoureuse acception du mot, hors de toute attente* » (p. 118) et il s'est complètement laissé submergé par les mers et océans et acceptent d'être saisi par les forces naturelles de ces éléments : il va ainsi « combattre contre l'objet », physiquement comme par l'esprit. Par exemple, il n'hésite pas à se rapprocher le plus possible d'un volcan sous-marin pour éprouver son corps et sa capacité d'adaptation à la chaleur extrême mais dans le but d'une « exaltation du contact avec les forces obscures » pour reprendre les termes de Charbonneau : en témoigne bien sa joie de voir Aronnax essayer de comprendre ce qui se passe.

-GC : C'est le thème de *La Connaissance de la vie* comme il l'explique au début de son introduction : « *Décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations, ce doit bien être un bénéfice du côté de l'intelligence puisque, manifestement, c'est une perte pour la jouissance. On jouit non des lois de la nature, mais de la NATURE, non des nombres, mais des qualités, non des relations mais des êtres. Et pour tout dire, on ne vit pas de savoir.* » Il se montre même un peu provocateur pour faire comprendre que la tentation de l'humain à tout réduire à des scénarios se révèle en réalité catastrophique car cela incite à oublier la vie, sa création, son inconstance. On s'éloigne donc de la nature car on oublie sa capacité de création.

II. Pourtant, la surprise et le saisissement ne sauraient suffire à l'humain pour construire un véritable lien avec la nature, notamment un lien durable qui lui permettrait de vivre avec elle

A. En effet, cette vision des choses ne semble convenir qu'à un humain trop ancré dans la vie moderne et technique dans l'unique but de le sortir de son confort déshumanisant

-MH : après un moment de désarroi et de sidération, la narratrice se rend bien compte que la vie moderne et occidentale l'avait complètement déshumanisée et lui avait imposé des contraintes. Seule dans la nature, elle se retrouve en effet confrontée aux « forces naturelles » et elle se sent plus

vivante. Les nombreuses remarques sur ses ampoules, durillons et courbatures vont dans le sens de la « confrontation physique » avec la nature pour réapprendre à se sentir vivre.

-JV : Au contraire, le Nautilus qui semble être le moyen parfait d'être en confrontation avec la nature reproduit en réalité un confort bourgeois avec son salon et sa bibliothèque qui ne permettent que d'observer de loin la nature, mais pas réellement de la sentir véritablement. La première expérience de contemplation des fonds sous-marins de PA, NL et C est qualifiée de « spectacle » à plusieurs reprises, qui ne donne qu'une vision d' « aquarium », propre aux sociétés modernes et occidentales et loin du « sentiment véritable de la nature ».

B. La surprise et le saisissement ne permettent en effet pas de survivre face aux dangers de la nature

-MH : les premiers temps dans l'enceinte du mur imposent à la narratrice des surprises, des terreurs et des saisissements. Or cela ne l'aide pas à s'adapter à la nature et à mieux comprendre l'objet naturel. Ce n'est qu'à force d'observations, de patience qu'elle va commencer à comprendre la météo. Ce faisant, elle va peu à peu la scénariser, c'est-à-dire la prévoir pour mieux survivre.

-JV : PA ne cesse de se retrouver confronté à des requins qui le terrifient. Si cette surprise sans cesse renouvelée permet simplement de ressentir « un sentiment véritable de la nature » immédiat et fugace, elle ne l'aide en rien : c'est bien les réactions vives de Nemo, habitué à cette espèce et la technique qu'il a développée (ses fusils, son scaphandre) qui lui permettent de rester en vie et donc de profiter pleinement de la nature

-GC : le milieu est neutre pour le vivant qui y vit. Ce sont les besoins de ce dernier qui l'oblige à lutter pour survivre : il se doit donc de s'adapter s'il veut survivre. Le vitalisme qu'explique GC en essayant d'expliquer la théorie du milieu d'après Lamarck prouve bien que ces sentiments sont insuffisants pour faire réellement l'expérience de la nature.

C. Finalement, la confrontation avec « l'objet naturel » est un long travail d'anticipation et d'organisation et seule la technique peut le faire.

-GC : citation d'un spécialiste des problèmes de technologie: « *On n'a jamais rencontré un outil créé de toutes pièces pour un usage à trouver sur des matières à découvrir* ». Il explique bien qu'il faut un minimum d'anticipation, de scénario pour réussir à évoluer et à inventer des choses utiles dans notre confrontation avec l'objet naturel.

-MH : c'est à force de planter que la narratrice réussit à créer les conditions optimales pour que son champ rende le plus possible, grâce notamment à son expérimentation du fumage de la terre.

III. N'est-ce pas plutôt le propre de la science que de chercher à rationaliser l'objet naturel grâce au saisissement et à la surprise qu'il provoque en l'humain ? En ce sens, ces deux sentiments ne sont qu'une première étape à la rationalisation de la nature

A. Puisque la nature dépasse l'entendement humain, l'humain est incapable de réduire l'objet naturel à un scénario : s'il le fait, il réduit voire détruit la dimension naturelle de cet objet

-MH : le désir de la narratrice de faire accoupler Bella et Taureau ne réussit pas car elle est allée contre la nature.

-JV : La réaction de PA et de C face aux phoques au Pôle sud suggère bien que le regard humain anthropomorphise nécessairement les animaux et leurs façons de vie puisqu'ils voient leur manière de faire comme une famille où chacun a un rôle très humain : « *il formait des groupes, distincts, mal et femelles, le père veillant sur sa famille, la mer à l'étang, ses petits, quelques jeunes, déjà fort, s'émancipant à quelque pas.* » (p.486). Il en conçoit tout de suite l'idée que les phoques « *sont susceptibles de recevoir une certaine éducation ; il se domestique aisément.* »

B. L'humain doit donc laisser la nature le guider dans sa recherche de compréhension : c'est en ce sens que la surprise est importante dans le savoir

-GC : mise en exergue de la citation de Bergson : « *on serait fort embarrassé pour citer une découverte biologique du au raisonnement, pur. Et le plus souvent, quand l'expérience a fini par nous, montrer comment la vie s'y prend pour obtenir un certain résultat, nous trouvons que sa manière d'opérer et précisément à laquelle nous n'aurions jamais pensé.* »

-JV : la découverte de l'Arabian Tunnel provient bien d'une première surprise : celle de voir les mêmes espèces de poissons dans la mer Méditerranée et dans la mer Rouge. Cette surprise a encouragé Nemo à pousser l'observation et l'expérience plus loin pour découvrir ce qui permettait à ces poissons de naviguer dans les deux mers

C. Finalement, l'humain, au lieu de réduire à un scénario l'objet naturel, scénarise en langage humain les lois naturelles qui se sont imposées à lui

GC : « *La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. Mais définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin qui est de permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie. Il n'est pas vrai que la connaissance détruise la vie, mais elle défait l'EXPÉRIENCE de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence (sagesse, science, etc.) et des lois de succès éventuels, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui.* » (p. 12) : l'analyse de la science par CG suggère bien qu'elle n'a qu'un seul but : rendre plus facile l'expérience de la nature et de la vie en rendant intelligible ce qui dépasse son entendement et le perturbe. En ce sens, GC propose une logique toute différente que Charbonneau.

- JV : toutes les expériences que Nemo fait ont bien cette visée : par exemple, les calculs des températures, de la pression de l'eau à différents niveaux lui permettent de comprendre les lois naturelles pour mieux comprendre le milieu aquatique. Cela ne vient en aucun cas perturber l'ordre naturel mais cela permet à l'homme de s'adapter à ce milieu et mieux saisir sa logique, dans le but d'être moins « saisi », donc de moins subir.